



CORINNE **BONNET**
ÉLODIE **GUILLON**
FABIO **PORZIA**

TEXTO
inédit

Les Phéniciens

Une civilisation méditerranéenne

LES PHÉNICIENS

CORINNE BONNET
ÉLODIE GUILLON, FABIO PORZIA

LES PHÉNICIENS

Une civilisation méditerranéenne

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

En souvenir d'Anis Chaaya

Titre original : *La civiltà dei Fenici.*
Un percorso mediterraneo nel I millennio a.C.

© 2020 by Carocci editore, Roma

© Éditions Tallandier,
2021 pour la traduction française et la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5237-6

Introduction

« En montant sur ce grand vaisseau phénicien »

Dans son traité intitulé *L'Économique*, Xénophon, au début du IV^e siècle avant n. è., se penche sur les principes de bonne gestion d'un *oikos*, c'est-à-dire de la maisonnée, propriété, hommes et biens confondus. Pour cela, il met en scène un dialogue entre Socrate, qui fut le maître de Xénophon à Athènes, et Ischomaque, un grand propriétaire soucieux de bien administrer ses possessions. S'agissant de la gestion des stocks, si l'on peut dire, Ischomaque prend pour modèle les commandants de navires phéniciens dont il décrit les qualités en ces termes (VIII, 11-16) :

« La plus belle et la plus régulière ordonnance que je crois avoir jamais vue, Socrate, est celle qui frappa mes regards en montant sur ce grand vaisseau phénicien. Une grande quantité d'objets, rassemblés dans un fort petit coin, s'offrirent à mes yeux. Il entre une foule de pièces de bois et de cordages dans un vaisseau pour le faire entrer au port ou prendre le large ; il ne vogue qu'à l'aide d'une grande quantité de ce qu'on nomme apparaux ; il lui faut l'armure de plusieurs machines pour se défendre contre les vaisseaux

ennemis, sans parler des armes des troupes. Il porte, pour chaque groupe de convives, tous les meubles nécessaires aux hommes dans leur maison ; il est chargé de toutes les marchandises que le pilote transporte à son profit. Eh bien ! tout ce que je viens de dire n'occupait que la place d'une salle ordinaire à dix lits. Je remarquai que tous ces effets étaient si bien placés, qu'ils ne s'embarrassaient pas les uns dans les autres, qu'il n'y avait pas besoin d'une personne préposée à leur recherche, qu'ils n'étaient pas confondus de manière à ne pouvoir être détachés et à faire perdre du temps sitôt qu'on voudrait s'en servir. Le second du pilote, qu'on appelle le commandant de la proue, me parut connaître si bien la place de chaque objet, que, même absent, il eût pu faire l'énumération de tout et indiquer la place de chaque chose aussi facilement qu'un homme qui connaît ses lettres dirait celles qui entrent dans le nom de Socrate et la place de chacune d'elles. J'ai vu, continua Ischomaque, ce même commandant, à ses heures de loisir, faire l'inspection de tous les effets nécessaires dans un vaisseau. Surpris de ce soin extrême, je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit : "J'examine, étranger, en cas d'accidents, l'état du vaisseau, s'il y a quelque chose de dérangé ou de difficile à manœuvrer. Car si la divinité envoie une tempête sur la mer, ce n'est pas le moment de chercher ce qu'il faut, ni de fournir un mauvais équipement. La divinité menace alors et punit les lâches : si elle est assez bonne pour ne pas perdre des hommes qui ne sont pas essentiellement coupables, il faut lui en savoir gré et, si elle protège et sauve ceux qui n'ont rien négligé, il faut avoir pour les dieux la plus profonde reconnaissance." »

On est loin ici de l'image d'Épinal des Phéniciens roublards, dont les tours pendables sont évoqués déjà par Homère dans l'*Odyssee*. Grâce à Xénophon, on fait connaissance avec un grand professionnel, détenteur

d'un savoir admirable et admiré, qui le rend sage et soucieux à la fois de son équipement et de son équipage. On découvre, à travers ce témoignage, un portrait non polémique des Phéniciens, une image positive de leur culture, de leurs qualités, en écho à une histoire riche de tant d'expériences. Trop souvent, à l'inverse, dans le regard des Grecs ou des Romains, les Phéniciens apparaissent comme des concurrents, des ennemis, des commerçants sans scrupules, des loups de mer... Et pourtant, en montant à notre tour sur leur grand vaisseau, que de paysages à découvrir, que de rivages à fréquenter, que d'interlocuteurs avec qui dialoguer !

À vrai dire, Xénophon n'est pas le seul à faire écho aux atouts des Phéniciens en Méditerranée : Hérodote, Thucydide ou Polybe, pour ne citer que quelques auteurs majeurs, n'hésitent pas à souligner leurs aptitudes, leur audace, la richesse de leurs entrepreneurs maritimes, bref leur rôle de premier plan sur la scène méditerranéenne dans la longue durée de l'Antiquité. En dépit de la fragmentation politique qui caractérise leur manière de vivre et d'occuper une « Phénicie » quelque peu insaisissable – en tant qu'espace aux contours incertains et discutables –, ils ont bien été, tout au long du I^{er} millénaire avant n. è., des acteurs majeurs de la géopolitique méditerranéenne. Leur insatiable mobilité est un atout décisif, reconnu par tous, qui les met en contact avec une pluralité de contextes, de peuples, de dynamiques historiques. Si l'on part de l'hypothèse que les Phéniciens, avec leurs « frères » puniques, constituent une sorte de puissance interstitielle, il est fondamental de se demander comment ils ont occupé tous ces espaces disséminés en Méditerranée, comment ils les ont tenus, reliés,

fait fructifier, parfois abandonnés après quelque temps, comme c'est le cas en Sicile orientale où, à en croire Thucydide, lorsque les Grecs arrivent, les Phéniciens se déplacent spontanément en Sicile occidentale, leur cédant la place. Leur expansion relèverait-elle d'un *soft power* dont Xénophon nous livre les clés ? Savoir-faire, engagement, application, connaissance intime de l'espace maritime et des rapports humains...

À la fois proches et lointains, semblables et différents, aux yeux des Grecs et des Romains, principaux pourvoyeurs d'informations sur les Phéniciens, ces promoteurs d'une Méditerranée connectée ont mis sur pied une puissance caméléonique pour laquelle on n'a pas vraiment de parallèle. En se déployant sur de multiples rivages, aux embouchures des fleuves, sur les îles ou les promontoires, mais aussi dans les campagnes fertiles, ils ont misé sur des dispositifs légers, mobiles et éphémères, sans pour autant négliger de fonder de véritables villes, et même des métropoles, abritées par de puissantes murailles, comme Gadès ou Carthage. Mobiles sont aussi leurs dieux, qui voyagent avec eux et favorisent la création d'espaces protégés, voués aux transactions commerciales. Les récits des Grecs sur les Phéniciens, comme le mythe relatif à la tribu d'Agénor, Cadmos, Europe et Phoinix (pour ne citer que les principaux), décrivent précisément des héros en marche, en voyage, dont les tribulations aboutissent finalement à des fondations. Phoinix donne son nom à la Phénicie, Cadmos fonde Thèbes, Europe se fixe en Crète, Kilix en Cilicie, Thasos dans l'île homonyme... Aux yeux des Grecs, les Phéniciens sont en quelque sorte de proches cousins, des étrangers familiers et aisément assimilables, *outsiders* et

insiders à la fois. La transmission de l'alphabet, aussi appelé « lettres phéniciennes » (*phoinikeia grammata*), est le symbole par excellence des nombreux et fructueux échanges entre ces deux peuples. Adoptées et adaptées, les lettres phéniciennes constituent en effet un apport majeur à la culture grecque, et même à l'histoire de l'humanité ; pourtant, il faut y insister, les Phéniciens n'en sont pas les inventeurs. Si la lettre *alpha* dérive bien de l'*aleph* phénicien, l'*oméga*, en revanche, est une création grecque. Ainsi, tout au long du I^{er} millénaire, les Phéniciens ont-ils côtoyé divers peuples, diverses cultures et contribué, de manière active, parfois décisive, à faire circuler des personnes, des biens, des idées, des savoirs et savoir-faire. Les Phéniciens, en somme, sont avant tout des passeurs.

Dans les chapitres qui suivent, nous allons donc essayer de comprendre comment, au départ des petits royaumes de la côte phénicienne, qui correspond grosso modo au Liban actuel, Arwad, Byblos, Beyrouth, Sidon et Tyr, pour ne citer que les principaux d'entre eux, une réalité tentaculaire, un empire sans véritable centralisation, un empire en pointillé s'est déployé d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Qu'ont-ils donc en commun ces Phéniciens, quel patrimoine partagent-ils, quelles sont leurs manières de penser et d'agir, de s'adresser aux dieux et de faire la guerre ? Telles sont les questions que nous allons aborder : nous nous intéresserons à la communauté de destin qui lie les Phéniciens, à leurs projets et intérêts convergents, guidés par une inlassable recherche d'équilibre à l'ombre des grandes puissances (Assyriens, Perses, Grecs, Romains).

Engageons-nous donc, sans plus tarder, sur leurs traces. Le climat phénicien n'étant pas aussi sec que celui des sables égyptiens, bien des textes couchés sur papyrus se sont perdus. Cette absence de littérature phénicienne et punique constitue un lourd handicap pour le travail de l'historien. On se tourne donc vers les inscriptions gravées sur pierre, vers les monnaies, les artefacts et les structures exhumés par les archéologues. Sauf que bien des scènes éphémères, comme l'étal posé sur le sable du littoral gaulois par Épidemaïs, le marchand phénicien de la série *Astérix*, n'ont laissé aucune trace... Décidément, la recherche des Phéniciens s'avère ardue ! Heureusement, des bourgs et des villes, des entrepôts et des structures portuaires, des murailles, des exploitations agricoles, des sanctuaires et des nécropoles, ou des habitats portent témoignage de leur passage, voire de leur établissement aux quatre coins de la Méditerranée. On fera nécessairement flèche de tout bois et l'on ne négligera donc pas les récits de ceux qui, tel Xénophon, sont étrangers à la Phénicie, dans le temps et/ou dans l'espace, et comprennent cette culture imparfaitement, de l'extérieur. Munis de ces *caveat*, embarquons-nous pour ce voyage au long cours d'un millénaire environ, entre 1200-1000 avant n. è., lorsque les royaumes phéniciens, libérés de la tutelle égyptienne à la suite du passage des « peuples de la mer », bénéficient d'une sorte d'appel d'air stimulant pour le commerce, et 300 avant n. è. environ, au moment où, après la conquête et la mort d'Alexandre, les territoires phéniciens sont intégrés dans les royaumes hellénistiques, tout en cultivant leur propre patrimoine. L'âge d'or des Phéniciens se situe autour des IX^e-VI^e siècles avant n. è., alors que,

INTRODUCTION

soumis aux empires assyrien, puis babylonien et perse, ils mettent leurs réseaux commerciaux au service d'une économie internationale et s'établissent, pour servir ces ambitions, en Espagne, en Afrique du Nord, en Sicile, en Sardaigne, à Malte et dans la zone tyrrhénienne, en Égypte et en Crète, à Chypre et en Anatolie. La fondation de Carthage, à la fin du IX^e siècle (814 selon le comput des sources gréco-latines), est, dans ce contexte, le symbole d'un puissant mouvement d'expansion qui rebondit comme par ricochet durant plusieurs siècles et finit par toucher, à des degrés divers, l'ensemble de la Méditerranée. Les six chapitres que nous vous proposons comme boussole balisent un itinéraire succinct certes, mais complet, à la découverte de toutes les facettes d'un « génie » phénicien original et vraiment fascinant.

CHAPITRE PREMIER

Qui étaient les Phéniciens ?

UN PEUPLE, UNE NATION ?

On a l'habitude de parler des Phéniciens comme de l'un des principaux peuples occupant la scène méditerranéenne antique. Leur nom est associé au souvenir d'exploits glorieux sur les mers ; on leur attribue l'invention ou plus exactement la diffusion de l'alphabet ; d'autres les connaissent pour la pratique de rites étranges, voire de sacrifices humains. Si l'on prête attention à la manière dont ces représentations se sont constituées et aux réalités historiques sous-jacentes, on prend vite conscience du fait que, par-delà les stéréotypes, la définition même des notions de « Phéniciens » et « Phénicie » s'avère problématique. Car les Phéniciens constituaient-ils vraiment un peuple, voire une nation ? Et si oui, depuis quand ? Et quelles seraient les limites géographiques du territoire appelé Phénicie ? Nous nous proposons d'aborder immédiatement ces questions afin de circonscrire le plus précisément possible l'objet de ce livre. Pendant longtemps, jusqu'au XIX^e siècle pour le moins, dans les études historiques, a prévalu une

vision « raciale » et diffusionniste des différents peuples qui composaient ce que nous pourrions appréhender comme une sorte de mosaïque « levantine » ou « méditerranéenne ». Chaque peuple ou groupe ethnique – les Hellènes, les Sémites, les Indo-Européens – était en effet défini sur la base de caractéristiques génétiques et d'attitudes ancestrales, telles que l'apparence physique, les habitudes alimentaires, les règles morales, etc., plutôt que par rapport à des expériences historiques. En outre, à chaque groupe ethnique était attribuée une origine, un « berceau » à partir duquel, en des temps reculés, il aurait migré vers son habitat de la période historique.

Ainsi les Phéniciens, comme l'affirmait déjà Hérodote (VII, 89), sont censés être originaires du golfe Persique, ou de la mer Érythrée (un terme grec signifiant « rouge »), une tradition dérivant probablement du fait que l'ethnonyme grec *Phoinikes*, « Phéniciens », dérive aussi du terme *phoinix* signifiant également « rouge ». De plus, étant rattachés à la famille des peuples sémitiques, les Phéniciens ont été décrits avec tous les stéréotypes qui, dans l'historiographie, sont associés à ce groupe : entrepreneurs, ingénieux, pragmatiques, mais aussi cupides et fourbes, enclins au despotisme et à la cruauté, incapables de produire un art digne de ce nom, et donc culturellement « inférieurs » en comparaison du développement « grandiose » de la culture grecque. Une telle lecture n'est pas sans lien avec l'état des sources antiques conservées. Pendant longtemps, en effet, les témoignages relatifs aux Phéniciens émanaient exclusivement d'auteurs étrangers à cette culture. Grecs, Romains, auteurs de l'Ancien Testament en particulier, sans oublier les

Égyptiens et les Assyro-Babyloniens, ont fait un usage abondant des stéréotypes énumérés ci-dessus pour parler des Phéniciens, une population voisine, amie ou ennemie, partenaire, concurrente ou adversaire selon les circonstances et les moments historiques. Ce biais dans la connaissance que l'on a, aujourd'hui encore, des Phéniciens ne saurait être sous-estimé.

Dans les années 1920 et 1930, avec la grande époque des découvertes archéologiques en Orient, notamment sur la côte syro-palestinienne et en Égypte, les données sur les Phéniciens deviennent progressivement plus abondantes et permettent une approche reliée à des sources directes, archéologiques et épigraphiques en particulier. Si l'alphabet phénicien était déchiffré depuis 1758, grâce à la sagacité de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, les textes alors disponibles étaient cependant rares. Avec la découverte d'importants témoignages épigraphiques à Byblos et Sidon, comme les sarcophages des rois Ahiram et Eshmounazor II, les Phéniciens acquièrent une grande importance historique. Finalement, les voilà qui témoignent de leur passé à la première personne ! C'est alors que la question de leur identité se pose en des termes nouveaux.

Dans ces inscriptions originaires de Tyr ou Sidon, Byblos ou Arwad, en effet, jamais n'apparaît un terme signifiant « phénicien » ou « Phénicie ». Eshmounazor, dans la longue inscription funéraire qui a été gravée au v^e siècle avant notre ère sur le couvercle de son sarcophage en basalte noir, se définit simplement comme « roi des Sidoniens », fils du « roi des Sidoniens ». Dans les textes qui contiennent une date, seule « l'ère de Sidon » et « l'ère de Tyr » sont mentionnées. Qui plus est, dans

les dédicaces, les destinataires sont toujours des dieux locaux, le Baal de Tyr, celui de Sidon, la Baalat de Byblos, ou un groupe de dieux, voire un panthéon entier, comme « les dieux saints de Byblos ». Les Phéniciens se considéraient donc avant tout comme des Tyriens, des Sidoniens, des Giblites, etc., mais jamais comme des « Phéniciens », un concept qui semble étranger aux différents groupes vivant sur la côte libanaise actuelle (voir p. 135-138).

Les connaissances relatives à la structure politique de ces territoires indiquent que nous avons affaire à une constellation de petits États territoriaux, centrés sur des villes-capitales et dirigés par un roi (ou une dynastie), entre lesquels régnait parfois un climat de rivalité, voire de conflit. Nous y reviendrons plus tard, au chapitre 2. Dans un tel cadre, est-il finalement légitime de parler de Phéniciens et de Phénicie ? Si l'on compare avec le monde grec, Hérodote, dans un célèbre passage (VIII, 144, 2) où il évoque la manière ambiguë dont les Grecs ont affronté le danger perse, souligne le fait que, par-delà les différences de régime politique – cité-États (*poleis*), confédérations ethniques (*ethnè*), et monarchies –, il existe une « hellénicité » (*to hellenikòn*) qui consiste notamment en un héritage commun : « Le monde grec uni par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices qui nous sont communs, nos mœurs qui sont les mêmes » (Hérodote, Thucydide, *Œuvres complètes*, Édition et trad. du grec ancien par Andrée Barguet et Denis Roussel, Bibliothèque de la Pléiade, n° 176, Paris, 1964).

Peut-on imaginer de manière analogue qu'en dépit de la diversité objective de leurs affiliations et de la fragmentation politique, les différents royaumes de la

côte levantine aient eu conscience d'appartenir à une seule ethnie, à une même nation ? La question est délicate. On constate tout d'abord que, contrairement au cas grec, il n'existe pas de terme phénicien traduisant cette éventuelle prise de conscience. En d'autres termes, les Athéniens, les Corinthiens, les Spartiates se connaissaient et s'appelaient eux-mêmes Grecs (*Hellenes*), tandis que les Phéniciens n'avaient, semble-t-il, pas d'appellation commune. Cette absence est très significative. Le terme de « Cananéens », qui apparaît dans certains textes en Syrie dès le II^e millénaire, puis dans l'Ancien Testament et encore chez Augustin d'Hippone aux IV^e-V^e siècles pour désigner les habitants de Carthage, a souvent été invoqué, mais, en vérité, sans exclure que les Phéniciens se fussent considérés comme des « Cananéens », cette appellation, tout comme le toponyme « Canaan », avait un sens plus large et vague à la fois. Dans l'Ancien Testament, en particulier, Canaan est la Terre promise et les Cananéens, les antiques habitants de cette terre, que les Hébreux ont trouvés sur place lorsqu'au terme de l'Exode ils sont arrivés en Palestine, selon une vision mythique de leur passé développée dans des périodes très récentes. Le terme Canaan n'apparaît d'ailleurs jamais dans les inscriptions phéniciennes, à l'exception d'une légende de monnaie d'époque hellénistique de la ville de Laodicée « de Canaan », comme s'il renvoyait à un passé lointain et prestigieux (fig. 1). Ce qui est troublant, c'est que tout comme le terme *Phoinix* en grec se rattache à la notion de « rouge », de même, le terme « Cananéen » pourrait remonter à une racine ayant une signification similaire. Est-ce à dire que le terme *Phoinikes* serait une traduction grecque du terme « Cananéens » ? Rien

La Phénicie et Chypre



Figure 1

Principaux sites phéniciens évoqués dans le texte et sites en interaction avec eux au Levant et à Chypre.

© Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2021

CHAPITRE 3. – D’Arwad à Ashkelon :

royaumes et territoires.....	95
<i>Une mosaïque de petits royaumes</i>	95
<i>La Phénicie septentrionale</i>	98
Arwad/Arados et sa confédération	98
Tripoli et sa région	106
<i>La Phénicie centrale, le mont Liban et la Beqaa</i>	108
Byblos	108
<i>Beyrouth/Bérytos et Khaldé</i>	113
<i>La Phénicie méridionale</i>	116
Sidon.....	116
Sarepta.....	124
Tyr et son arrière-pays.....	125
Akzib, Akko et les cités phéniciennes au sud du Carmel.....	132
<i>En quête des Phéniciens</i>	135

CHAPITRE 4. – Une économie entre mer

et montagne.....	139
<i>Inventaire des ressources</i>	139
<i>Les différents secteurs de la vie économique</i>	141
Agriculture, élevage, pêche, ressources forestières ...	141
Commerce	143
Artisanat	154
L’« industrie ».....	156
<i>L’expansion phénicienne en Méditerranée</i>	158
Temps, lieux, modes	158
Syrie, Palestine, Mésopotamie.....	164
Anatolie.....	166
Égypte.....	167
Chypre et la mer Égée	169
Carthage et l’Afrique du Nord.....	171

TABLE

Péninsule et îles italiques	173
Péninsule Ibérique.....	174
<i>Interactions culturelles</i>	176
CHAPITRE 5. – Rois, scribes et prêtres :	
institutions, société, culture et religion	179
<i>Un éclairage partiel</i>	179
<i>Le roi « qui fait vivre le peuple »</i>	182
<i>Le tissu social</i>	190
<i>Le peuple de l'alphabet</i>	196
<i>Une foule de rites, peu de mythes</i>	202
CHAPITRE 6. – Artisanat et culture matérielle,	
entre tradition et innovation.....	221
<i>À la recherche de l'art phénicien</i>	221
<i>Un art millénaire et cosmopolite</i>	225
<i>Un monde d'images pour le roi et la Cour</i>	232
<i>Art ou artisanat ? Matériaux, formes, techniques</i> <i>et styles</i>	237
L'art de la pierre.....	238
Terres cuites et céramique	241
L'art des métaux et de l'ivoire	243
<i>Espaces urbains et architecture</i>	248
<i>Substrats et adstrats</i>	251
Conclusion.....	253
Bibliographie	261
Index.....	273